

Le français, c'est le présent.

Par Felicia Mihali

Le passé est un pays étranger. C'est la leçon de l'histoire. Quel serait donc le moment où l'on commence à habiter le présent et à se sentir chez soi?

Pour un nouvel arrivant, cela arrive probablement au moment où la langue d'adoption devient aussi intime, sinon plus, que celle maternelle. Le moment où, spontanément et inconsciemment, la peur et l'amour s'expriment dans une autre langue que celle de l'enfance.

Voici les deux moments qui m'ont tristement révélé cette réflexion et le fait que mon pays d'origine fait déjà partie de l'histoire.

Le premier s'est passé il y a environ un an, lors d'une nuit d'orage. Je dormais profondément lorsque le bruit du tonnerre m'a brutalement arrachée au sommeil. Je me suis levée, effrayée, et j'ai dit : « *-C'est quoi ça?* » Mon mari veillait depuis quelque temps, mais il n'a rien dit. Ce n'est que le matin – contrairement aux communs des mortels, il est capable de faire des blagues avant son départ au boulot – qu'il m'a dit en ricanant: « *-Comme ça, chère épouse, notre douce langue maternelle n'est plus assez bonne pour exprimer ta peur!* ». Contrairement à lui, ma bonne humeur n'est pas à son meilleur à l'aube et je l'ai donc menacé du regard. Sans plus laisser le mystère planer, il m'a dit que j'avais crié en français en pleine nuit. J'ai ri, mais je suis restée perplexe. J'aurais dû m'en douter d'ailleurs puisqu'à l'époque, depuis quelque temps, lorsque l'occasion se présentait, je comptais spontanément en français alors que les chiffres m'avaient donné le plus de fil à retordre lors de mes études en français. Je crois même que la meilleure manière d'attraper les espions est de leur demander de compter. L'autre piège d'ailleurs serait de leur faire dire OUI à l'improviste.

La deuxième fois que je me suis sérieusement interrogée sur mon rapport avec le français m'est arrivée à la naissance de mon petit-fils Noah Theodore, 16 ans après mon arrivée au Québec. Je suis quelqu'un qui croit fermement que les enfants et les petits enfants des immigrants doivent continuer à parler la langue maternelle de leurs parents, même s'ils sont privés de liens avec le pays d'origine, même si cela reste, à mon avis, un grand exploit de pouvoir maîtriser une langue publique et une intime, d'alcôve. Ce dernier est le lien secret avec les parents, un lien que personne ne pourra jamais effacer. J'ai donc toujours vitupéré

contre les parents qui, une fois débarqués en terre étrangère, renoncent de parler avec leurs enfants la langue de leurs ancêtres.

Toutefois, en bon français, je dirais, *Never say never*. Natalie Petrovski avait écrit une phrase qui m'est restée : « *Ce ne sont que les sots qui ne changent jamais d'avis* ». Une fois, ma fille est venue à la maison avec le petit Noah et j'ai fait l'impair de dire *mon chéri* devant la famille étendue. Les regards offusqués de certains m'ont fait comprendre ma bourde. Même de l'avis de ma fille, les grands-parents doivent rester les gardiens de la tradition d'outre-mer. Je suis bien d'accord sauf que, malgré moi, je ne peux m'empêcher de continuer le laïus du français avec mon petit-fils dès que j'échappe à la surveillance maternelle: *mon chéri, mon Ti-Loup, mon chou, mon lapin*.

Le français est devenu ma langue d'écriture depuis 14 ans. Mais, plus que la création, c'est la langue de mon travail. Depuis douze ans, dix mois par année, j'enseigne à des élèves âgés de six à dix-huit ans. Les enfants m'ont appris les raccourcis de la langue, m'ont fait vivre une gamme variée de sentiments. J'ai appris à être contente, fière, énervée, colérique, bonne, menaçante, généreuse en compagnie des jeunes. La transmission des connaissances qui est un processus ardu, vivant et charnel, se fait depuis longtemps dans une autre langue que celle maternelle. Je suis sûre qu'au moment de faire les devoirs avec Noah, je vais les faire en français, pour son bien. Il n'a pas à écouter en roumain comment conjuguer des verbes en français ou comment écrire un essai.

Je suis triste et émerveillée à la fois devant ce processus organique de cohabitation avec une nouvelle langue que je n'avais pas envisagé au départ. Pendant longtemps, le français n'était qu'un set rigide de règles sévères, inhibitrices. Je me chicanais avec mes éditeurs autour des choses *qu'on ne fait pas*. Le français était synonyme d'interdits. Toutefois, après une certaine vie commune, une relation de droit en devient une de fait. Les règles commencent à se pulvériser. Un beau jour, on se réveille libéré de toute contrainte. La nouvelle langue commence à lâcher son emprise. Elle a cessé de mettre de la pression, de te réclamer jalousement, car elle te tient. Tu peux donc commencer à vivre librement le présent.



Felicia Mihali est une écrivaine québécoise d'origine roumaine. Elle vit au Canada depuis 2000. Son œuvre compte plusieurs romans dont *Tara Branzei* (roman écrit en roumain qu'elle a elle-même traduit en français sous le titre *Le pays du fromage*), *Sweet, sweet China* (écrit directement en français), *Dina* (roman écrit en français), *The darling of Kandahar* (roman écrit en anglais et traduit en français par l'auteur sous le titre *La bien-aimée de Kandahar*). Au cours de sa carrière, elle a également été chroniqueuse pour le quotidien roumain *Evenimentul zilei* et rédactrice en chef du webzine *Terra Nova*, qu'elle a cofondé. Ces jours-ci, elle partage son temps entre l'écriture et l'enseignement de l'histoire.

La photo de Felicia Mihali est de Martine Doyon. Voir <http://www.feliciamihali.com/www/home.html>